

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## La péniche

Anaïs Nin

Volume 4, Number 23, May 1962

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59899ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Collectif Liberté

**ISSN**

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Nin, A. (1962). La péniche. *Liberté*, 4(23), 371–382.

## La péniche

(Traduction française par Daisy Aldan et Mélie Tello)

Le courant de la foule voulait m'entraîner avec lui. Les feux verts au coin des rues m'ordonnaient de traverser, le policier m'invitait en souriant à emprunter le passage clouté. Les feuilles d'automne elles-mêmes obéissaient au courant. Mais je me suis détachée de lui comme un membre qu'on ampute. J'ai dévié du mouvement et je me suis trouvée au haut des escaliers qui mènent aux Quais. Le fleuve coulait au-dessous de moi. Pas comme le courant duquel je me suis arrachée, fait de parties discordantes se heurtant en grinçant, et poussées par la faim et le désir.

J'ai dévalé l'escalier vers la rive, la rumeur de la ville s'atténuait comme je descendais, le vent engouffré sous ma jupe plaquait les feuilles mortes aux encoignures des marches. Au bas des escaliers étaient étendus les clochards, marins naufragés du courant de la rue, les clochards rejetés hors de la vie, de la foule, qu'ils refusaient de suivre. Comme moi, à un point de la trajectoire, ils s'étaient écartés, et ils étaient étendus là, naufragés, au pied des arbres, dormant, buvant. Ils vivaient hors du temps, libérés des possessions, du travail, de l'esclavage. Ils marchaient et dormaient à contre-temps du monde. Ils avaient renoncé à un logis et à l'habillement. Chacun paraissait solitaire, mais pas unique, car tous se ressemblaient comme des frères. L'usure et les intempéries rendaient semblables leurs accoutrements, le vin et le hâle avaient vitriolé leur teint de semblable manière. Leurs croûtes de saleté, leur nez boursoufflé, leurs yeux chassieux, leur donnaient la même apparence. Ayant refusé de

suivre la procession de la rue, ils avaient adopté le fleuve qui les endormait en les berçant. Le vin et l'eau. Chaque jour, devant le fleuve, ils rejouaient la même scène de l'abandon. Contre les noeuds de la rébellion, le vin et le fleuve, contre le fer tranchant de la solitude, le vin et l'eau effaçant toutes choses dans le rythme de silences brumeux.

Ils jetaient les journaux dans le fleuve, et ceci était leur prière: être emportés, soulevés, projetés, sans sentir l'écharde acérée de la misère humaine logée dans le squelette, mais seulement la pulsation du sang qui coule. Ni choc, ni violence, ni réveil.

Pendant que les clochards sommeillaient, les pêcheurs en transe faisaient mine d'attraper des poissons, et ils restaient là hypnotisés pendant des heures. Le fleuve communiait avec eux à travers le bambou de leur canne à pêche, leur transmettant ses vibrations.

Ils oubliaient leur faim et jusqu'à la notion du temps. La valse perpétuelle des lumières et des ombres les vidait de tous leurs souvenirs et de leurs terreurs. Pêcheurs, clochards, éblouis par le scintillement du fleuve, comme par un narcotique qui permettrait seulement au poulx de battre, vidés de souvenirs comme dans le tourbillon de la danse.

La péniche était attachée au pied de l'escalier. Large et lourde sur sa quille, mouchetée par des taches d'ombre et de lumière, se baignant comme dans un reflet, elle haletait par moments sous la pression d'un mouvement plus profond du fleuve. L'eau lavait ses flancs inlassablement. Des algues parcouraient sa base au niveau de l'eau et se balançaient comme la chevelure d'une Nafade, elles se rabattaient en une soyeuse adhérence contre le bois. Les volets s'ouvraient et se fermaient obéissant au souffle du vent, et les timons lourds qui retenaient le bateau craquaient sous l'effort comme des os. Un frisson parcourait la péniche endormie sur le fleuve, comme un frisson de fièvre dans un cauchemar. Les lumières et les ombres cessaient leur danse. Le nez de la péniche plongeait plus profondément en secouant ses chafnes. Un moment d'angoisse. Tout glissait de nouveau dans la colère, comme sur terre. Mais non, le rêve de l'eau persistait. Rien n'était déplacé. Le cauchemar pouvait apparaître ici, mais le fleuve connaissait le mystère de la continuité. Un accès de colère, et seule la surface réagissait, laissant intact le cours profond du rêve.

La rumeur de la cité se retirait complètement dès que j'atteignais la passerelle. En sortant la clé, je me sentais nerveuse. Si la clé tombait dans le fleuve, la clé de la petite porte qui ouvrirait ma vie sur l'infini? Ou si la péniche cassait ses amarres et partait à la dérive? Elle l'a déjà fait une fois, brisant les chaînes de la proue, et les clochards durent aider à la ramener sur place. Dès que j'étais dans la péniche, j'oubliais le nom du fleuve et de la ville. Entre les murs de vieux bois, sous les lourdes poutres, je pouvais m'imaginer être dans un voilier norvégien traversant les fjords, ou dans un cargo hollandais naviguant vers Bali, ou sur une jonque sur le Brahmaputra. La nuit, les lumières des quais étaient celles de Constantinople ou de la Néva. Les cloches géantes sonnant les heures étaient celles de la Cathédrale engloutie. Chaque fois que je mettais la clé dans la serrure, je sentais le cordage se rompre, l'ancre se lever, et la fièvre du départ. A l'intérieur, tous les voyages commençaient. La nuit venue, ses volets clos, les cheminées sans fumée, endormie et secrète, elle avait l'air de naviguer mystérieusement vers l'inconnu.

La nuit je fermais les hublots qui donnaient sur les quais. En m'accoudant, je pouvais voir marcher des ombres, les hommes au col rabattu, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, les femmes aux larges jupes longues, vendeuses du marché qui font l'amour avec les clochards derrière les arbres. L'éclairage des ampoules placées trop haut n'atteignait ni les arbres, ni les buissons qui longent les murs. Parfois, le claquement d'une persienne séparait brusquement deux ombres qui n'en faisaient qu'une, et qui dans le silence se refondaient à nouveau.

A ce moment passait un chaland qui transportait de la houille, semant des vagues derrière lui et faisant osciller toutes les autres péniches. Les tableaux sur les murs se balançaient. Le filet de pêche suspendu au plafond comme une gigantesque toile d'araignée oscilla, berçant doucement un coquillage et une étoile de mer accrochés dans ses mailles.

Un revolver était posé sur la table. Aucun danger ne me menaçait sur l'eau, mais quelqu'un avait posé le revolver là au cas où j'en aurais besoin. Je le regardais comme s'il me rappelait un crime que j'aurais commis, avec un sourire involontaire comme celui qui vient parfois aux lèvres des gens en présence des grandes catastrophes qui sont au-delà de leur compréhension, le sourire qui se dessine quelquefois sur le visage de certaines femmes lorsqu'elles déclarent regretter le mal qu'elles ont fait. C'est

le sourire de la nature affirmant placidement et fièrement le droit naturel de tuer, le sourire que n'exprime jamais l'animal dans la jungle, mais le sourire qui révèle la présence de l'animal que l'être humain porte en soi. Ce sourire me vint aux lèvres quand je pris le revolver et le braquai par la fenêtre vers le fleuve. Mais j'éprouvais une telle répugnance à tuer, que même tirer dans l'eau provoquait en moi un malaise, comme si je pouvais tuer à nouveau la Femme Inconnue de la Seine — la femme qui se noya ici autrefois et qui était si belle que l'on prit un moulage de son visage à la Morgue. Le coup partit plus vite que je ne voulus. Le fleuve l'avalait. Personne ne le remarqua, ni du pont, ni des quais. Comme il eut été facile de commettre un crime ici ! Au dehors, un vieillard jouait du violon fiévreusement, mais aucun son n'en sortait. Il était sourd. Aucune musique ne coulait de son instrument, aucune musique seuls de légers cris plaintifs s'échappaient de ses gestes tremblants.

En haut des escaliers, deux policiers bavardaient avec des prostituées.

Les fenêtres donnant sur les quais étaient closes, la péniche semblait inhabitée. Mais les fenêtres donnant sur le fleuve étaient ouvertes. Le dernier souffle de l'été entraînait dans ma chambre, la chambre des ombres, le berceau de la nuit. Lourdes poutres au-dessus de ma tête, plafond bas, meuble en bois massifs le long des murs. Une lampe indienne projetait sur les murs et le plafond des dessins charbonneux — un dessin persan de fleurs de cactus, éventails de dentelle, palmes, une fleur *vajry-mandola lamaïste*, minarets, treillis.

(Lorsque je m'étends pour rêver, mon rêve n'est pas seulement une fleur de poussière née comme la rose de sable du désert, que détruit le souffle du vent. Lorsque je m'étends pour rêver, c'est pour semer la graine du miracle et de l'accomplissement).

Le panneau du lit, plume de paon de bois noirs et de nervures de cuivre, s'étaït au-dessus de ma tête comme un éventail, ailes d'un gigantesque oiseau doré flottant sur le fleuve. La péniche pouvait couler, mais non ce lit, lourd et large, voyageant à travers les nuits au-dessus des précipices les plus profonds du désir. Étendue, je sentais les vagues de l'émotion qui me soutenaient, les vagues constantes de l'émotion sous mes pieds. Me glisser dans le lit, seulement pour m'étendre comme un éventail et aller à la dérive dans un tunnel de caresses tapissé de mousse.

L'encens montait en spirales. Les bougies brûlaient avec de délicates oscillations d'angoisse. En les contemplant, il me semblait entendre les battements d'un coeur bien-aimé et éprouver la crainte d'un arrêt subit du marteau d'or. Les bougies n'arrivaient jamais à vaincre l'obscurité, mais soutenaient un duel inquietant avec la nuit.

J'entendis un bruit sur le fleuve, mais quand je me penchai à la fenêtre, le fleuve redevint silencieux. Après, je distinguai un battement de rames. Imperceptiblement, imperceptiblement, venant du quai. Un bateau heurta la péniche. Il y eut le grincement des chaînes qu'on attache.

J'attends l'amant fantôme — celui qui hante toutes les femmes, celui dont je rêve, celui qui est dissimulé dans chaque homme, secouant un doigt et la tête — "Pas lui, ce n'est pas celui-là". M'interdisant chaque fois d'aimer.

\* \* \*

La péniche avait dû voyager durant la nuit, l'atmosphère et le paysage avaient changé. Les cris perçants d'une femme hâtèrent l'aube. Cris entremêlés de râles. Je courus vers le pont. J'arrivai au moment précis où la noyée s'agrippait à la chaîne de l'ancre. Sur le point d'être sauvée, elle redoublait ses cris, son appétit pour la vie devenant plus violent. Avec l'aide d'un clochard ivre, je soulevai la chaîne, et la femme cramponnée. Elle hâletait, crachait, suffoquait. L'ivrogne vociférait des ordres à des marins imaginaires, leur indiquant ce qu'il fallait faire pour la ranimer. Il tomba presque sur la femme en se penchant sur elle, ce qui réveilla son agressivité, et l'aida à se lever et à entrer dans la péniche où nous changeâmes ses vêtements.

La péniche traversait une ambiance discordante. La vase montait à la surface du fleuve et des monceaux de bouchons entouraient la péniche. Nous les repoussions avec des balais et des perches. Les bouchons semblaient flotter au gré du courant, mais ils revenaient encercler le bateau, comme attirés par une force magnétique. Les clochards se débarbouillaient à la fontaine. Torse nu, ils plongeaient la tête et les épaules, puis lavaient leurs chemises, se peignaient, trempant leur peigne dans le fleuve. Ces hommes à la fontaine, ils savaient tout ce qui allait arriver. Dès qu'ils m'apercevaient sur le pont, ils me donnaient les nouvelles du jour, de la guerre prochaine, de l'espoir d'une révolution. J'écoutais leur description du monde de demain. Une aurore boréale, et tous les hommes hors de prison.

Le plus vieux d'entre eux, qui ignorait tout de l'avenir, était prisonnier de son ivresse. Pas de libération. Quand il était plein comme une barricade, il titubait sur ses jambes et s'écroulait. Quand il était soutenu par les ailes de son ivresse, prêt à s'envoler, les ailes s'effondraient avec la nausée. Le chemin de l'ivresse ne menait nulle part.

Le même jour, en ce même lieu d'angoisse, trois hommes se querellèrent. L'un d'eux portait un sac de chiffonnier sur l'épaule. Le second était vêtu avec une élégance clinquante. Le troisième était un mendiant avec une jambe de bois. Ils discutaient avec animation. L'élégant distribuait de l'argent. Il laissa tomber une pièce de dix francs. Le mendiant y posa sa jambe de bois et s'immobilisa. Rien ne pouvait l'effrayer et personne n'osa déplacer le membre artificiel. Il le tint ainsi durant toute leur discussion. Quand les deux autres s'en allèrent, alors seulement il se pencha pour la ramasser.

Le balayeur des rues rejetait les feuilles mortes dans le fleuve. La pluie mouillait la boîte aux lettres fendue et quand j'ouvrais mes lettres, il me semblait que mes amis avaient pleuré en m'écrivant.

Un enfant était assis sur la rive, balançant ses jambes minces. Il resta là deux ou trois heures et puis il commença à pleurer. Le balayeur lui demanda ce qu'il avait. Sa mère lui avait ordonné d'attendre là jusqu'à son retour. Elle lui avait donné un morceau de pain sec. Il portait son petit tablier noir d'écolier. Le balayeur prit son peigne, le plongea dans le fleuve, peigna l'enfant et lava son visage. Je lui proposai de le mener sur la péniche. Le balayeur déclara: "Elle ne reviendra jamais. C'est comme ça qu'elles font. En voici un autre pour l'Orphelinat".

Quand l'enfant entendit le mot orphelinat, il courut si vite que le balayeur n'eut pas le temps de poser son balai. Il haussa les épaules. "On l'attrapera tôt ou tard. J'en étais un".

Voyage de désespoir.

Le fleuve faisait un cauchemar. Son vaste dos de baleine était inquiet. Il avait été frustré de son suicide quotidien. Plus de femmes que d'hommes pour sa nourriture — plus voulaient mourir en hiver qu'en été.

Les bouchons parasites obéissaient à chaque ondulation mais ne s'écartaient pas de la péniche, collés comme des vagues de mercure. Quand il pleuvait, l'eau filtrait à travers le toit, et tombait sur mon lit, sur mes livres, sur le tapis noir.

Je me réveillais au milieu de la nuit avec les cheveux mouillés. Je pensais que je devais être au fond de la Seine; que la péniche, le lit, avaient sombré tranquillement pendant la nuit.

Il n'y avait pas grande différence à voir toutes choses à travers l'eau. C'était comme pleurer des larmes froides sans sel, sans douleur. Je n'étais pas tout à fait coupée du monde, mais dans une région si profonde que tous les éléments semblaient s'entremêler dans un silence mousseux, scintillant, si profond que je percevais la musique du clavecin à l'intérieur de l'escargot qui porte son antenne comme un orgue et voyage sur le dos du poisson-harpe.

Dans ce silence et cette blanche communion se produisent les transmutations des plantes en substances humaines, en planètes. Les tours étaient transpercées par des espadons, la lune jaune citron évoluait dans un ciel de lave, les branches avaient des yeux assoiffés qui pendaient comme des baies. Des oiseaux minuscules, posés sur l'herbe mauvaise, sans réclamer de nourriture, ne chantaient que le doux chant de la métamorphose, et chaque fois qu'ils ouvraient le bec, les fenêtres aux vitraux voilés comme par des toiles d'araignées, se décomposaient en serpents et en rubans de soufre.

La lumière filtrait à travers les dalles des tombes moussues, les cils ne pouvaient battre, les larmes ne pouvaient l'atténuer, les paupières ne pouvaient la tamiser, le sommeil ne pouvait la dissoudre, l'oubli ne pouvait apporter nulle délivrance dans ce lieu où il n'y avait ni jour ni nuit. Poisson, plante, femme, également conscients les yeux ouverts à jamais, fondus et confondus dans la même communion, dans une extase sans repos.

Je cessais de respirer dans le présent, aspirant l'air environnant avec des poumons semblables à des urnes de cuir. Je respirais dans l'infini, exhalant la buée d'un souffle à trois temps, une pyramide légère de battements de coeur.

Ce souffle, plus léger qu'un souffle, sans la poussée du vent, pareil à l'atmosphère délicate et statique des peintures chinoises, où plane l'aile d'un oiseau noir, où flotte un nuage figé, où s'incline une branche, précédait l'hystérie blanche du poète et l'hystérie à l'écume rouge de la femme.

Quand cessait cette inspiration de particules, grains de poussière, microbes rouillés, les cendres de toutes les morts antérieures, je respirais l'air de ceux qui ne sont pas encore nés, j'avais la sensation d'avoir un corps pareil à une écharpe de soie se déployant sur la rive bleue des nerfs.

Le corps retrouvait la sérénité des minéraux, la sève des plantes, les yeux redevenaient des pierres précieuses, faites seulement pour resplendir et non pour verser des larmes.

Sommeil.

Inutile de surveiller la flamme de ma vie dans la paume de ma main, cette flamme aussi pâle que le saint esprit qui parle en tant de langues dont personne n'a le secret.

Le rêve veillera sur elle. Inutile de garder les yeux grand ouverts. Maintenant les yeux sont des pierres précieuses, la chevelure un éventail de dentelle. Le sommeil s'étend sur moi.

La pulpe des racines, le lait des cactus, les larmes vif-argent du hêtre sont dans mes veines.

Je dors, les pieds posés sur un tapis de mousse, les branches dans le coton des nuages.

Un sommeil vieux de cent ans a pétrifié toutes choses dans l'expression argentée de l'extase.

\* \* \*

Durant la nuit la péniche voyagea hors du domaine du désespoir. La lumière du jour heurta les poutres où dansait le reflet de l'eau. Ouvrant les yeux, je vis la lumière autour de moi comme si j'apercevais à travers une trouée dans le ciel une région plus proche du soleil. Où donc la péniche avait-elle navigué durant la nuit?

L'île de la joie devait être proche. Je me penchai à la fenêtre. L'habit de mousse de la péniche était plus vert, lavé par des eaux plus limpides. Les bouchons étaient partis, de même que l'odeur du vin aigre. Les petites vagues passaient avec une grande précipitation. Les vagues étaient si cristallines que je pouvais distinguer les racines des algues indolentes qui croisent près du rivage.

Ce jour-là, je débarquai dans l'île de joie.

Je pourrais maintenant me parer de mon collier de coquillages et me promener à travers la cité avec l'arrogance de mon secret.

Quand je revins les bras chargés de bougies neuves, de vin, d'encre, de papier à lettres, de clous pour réparer les persiennes, un policier m'arrêta au haut des escaliers: "Est-ce jour de fête sur le quai?"

"Jour de fête? Non".

Je compris quand je descendis les escaliers en courant. Il y avait une fête sur le quai! Le policier l'avait lu sur mon visage. Célébration de lumières et de mouvement. Taches de soleil pareilles à des confettis, courants d'eau pareils à des serpentins, musique du violoniste sourd. C'était l'île de joie où j'avais accosté dans la matinée. Le fleuve et moi unis dans un rêve sinueux et sans fin, avec ses profonds courants, l'abîme sans fond d'une sombre activité, le fleuve et moi nous réjouissions des mystères insondables et infinis de la vie sous-marine.

Le gros bourdon de la Cathédrale Engloutie sonna les douze coups de la fête. Les péniches glissaient doucement dans le soleil, comme un défilé de chars jetant des bouquets d'éclairs de leurs cuivres polis à l'extrême. Le linge bleu, blanc et rose séchait au soleil et flottait comme des drapeaux, les enfants jouaient avec des chats et des chiens, les femmes tenaient la barre avec sérénité et gravité. L'eau et la lumière baignaient toutes choses comme en un rêve passant à pas lents.

Mais quand j'arrivai à la dernière marche, la fête se termina brutalement. Trois hommes fauchaient les algues avec de longs faux. Je criai mais ils poursuivaient leur travail sans me prêter attention, jetant les algues dans le fleuve pour y être emportées par le courant. Les hommes se riaient de ma colère. Un ouvrier me dit: "Ce ne sont pas vos plantes. C'est un ordre de la Direction de la Salubrité Publique. Allez vous plaindre à elle". Et avec des gestes plus rapides, ils coupèrent toutes les algues pour nourrir le cours de l'eau de ce tapis vert et flasque.

C'est ainsi que la péniche s'éloigna de l'île de joie.

\* \* \*

Un matin je trouvai dans ma boîte aux lettres un avis de la police des cours d'eau qui me donnait l'ordre de quitter les lieux. On attendait la visite du Roi d'Angleterre qui n'aurait pas goûté le spectacle de ces péniches, le linge étendu sur les ponts, les cheminées et les réservoirs d'eau aux teintes rouillées, les passerelles édentées, et autres fleurs nées de la pauvreté et de la paresse humaine. Nous avions tous reçu l'ordre de partir beaucoup plus loin sur la Seine mais nul ne savait exactement où, parce que tout cela était rédigé en termes techniques.

Un de mes voisins, un cycliste borgne, vint chez moi pour discuter ces mesures en invoquant des lois qui n'existaient pas, permettant aux péniches de séjourner au coeur même de Paris pour y amasser de la mousse. Le gros peintre à la chemise ouverte, toujours en sueur, qui vivait sur l'autre rive, vint aussi pour discuter à ce sujet et nous suggéra de ne point bouger en signe de protestation. Que pouvait-il arriver? Au pire, puisqu'aucune loi n'interdisait notre stationnement, il faudrait à la police utiliser un remorqueur pour nous déplacer à la queue-leu-leu comme une trainée de prisonniers. C'était la pire des choses qui pourrait nous arriver. Mais le cycliste borgne fut effrayé à cette perspective, parce que sa péniche qui n'était pas assez robuste ne pourrait pas supporter la traction des péniches plus lourdes et plus larges devant et derrière elle. Il avait entendu dire qu'une petite péniche avait été démantelée dans un voyage analogue. Il ne pensait pas non plus que la mienne pourrait supporter un tel effort.

Le jour suivant l'homme borgne fut remorqué par un ami qui conduisait un bateau-mouche; il partit à l'aube comme un voleur, poussé par la peur du voyage collectif. Le gros peintre partit après, remorqué lourdement et lentement parce que sa péniche était la plus pesante. Il possédait un piano et d'immenses toiles de peintre, plus lourds que de la houille. Son départ laissa une trouée dans l'alignement des péniches, comme une dent tombée. Les pêcheurs réjouirent en foule cet emplacement. Ils souhaitaient notre départ, et je crois que leurs prières furent plus écoutées que les nôtres car bientôt les avis de la police devinrent plus pressants.

Je fus la dernière à partir, car je crus jusqu'au dernier moment que je serais autorisée à rester. Chaque matin j'allais voir le chef de police. Je croyais toujours qu'une exception serait faite pour moi, que pour moi les lois et les règlements seraient abrogés. J'ignore pourquoi si ce n'est que cela m'est souvent arrivé. Le chef de police était extrêmement aimable; il me permit de m'asseoir des heures dans son bureau et me donna des brochures pour passer le temps. Je devins ainsi très compétente sur l'histoire de la Seine. J'appris les statistiques des péniches coulées, des collisions dominicales de bateaux-mouches, des suicidés sauvés par la police des cours d'eau. Mais la loi demeurait inflexible, et le chef de la police me conseilla confidentiellement de conduire ma péniche dans un chantier près de Paris où je pourrais faire pro-

céder à quelques petites réparations en attendant la permission de revenir. Le chantier étant près de Paris, je pris mes dispositions pour qu'un remorqueur vint me chercher dans l'après-midi.

Les manoeuvres de l'abordage ressemblaient à celles d'un amoureux faites avec d'infinies précautions et avec l'aide de nombreux protecteurs en liège. Le remorqueur connaissait la fragilité de ces péniches désaffectées transformées en habitations. La femme du capitaine préparait son repas pendant les manoeuvres. Les marins dénouaient les cordages, l'un d'eux attisait le feu. Quand le remorqueur et la péniche furent attachés ensemble comme des jumeaux, le capitaine leva la passerelle, déboucha sa bouteille de vin rouge, en but une gorgée et donna l'ordre du départ.

Maintenant nous glissions sur l'eau. Je parcourais la péniche en tous sens, célébrant la plus étrange des sensations que j'eusse jamais connue; naviguer sur un fleuve avec tous mes biens, — mes livres, mon journal intime, mon mobilier, mes peintures, mes vêtements dans le placard. Je me penchais à chaque petite fenêtre pour regarder le paysage. Je m'allongeais sur le lit. C'était un rêve. C'était un rêve, être un escargot de mer et voyager avec sa maison autour de son cou.

Un escargot de mer glissant à travers la cité familière. Ce n'est qu'en rêve que je pouvais me déplacer si doucement, au rythme des délicates pulsations humaines, au rythme du remorqueur, tire, tire toc toc, et Paris se déployait, se déroulait en de magnifiques ondulations.

Pour passer sous le premier pont, le remorqueur inclina ses cheminées. La femme du capitaine servit le déjeuner sur le pont. Tout à coup, je découvris avec anxiété que la péniche avait une voie d'eau. L'eau avait déjà pénétré à travers le plancher. Je commençai à actionner les pompes, mais je ne pouvais pas en venir à bout. Puis je remplis les seaux, les casseroles et les brocs, et je ne pouvais toujours pas contrôler la voie d'eau. Alors j'appelai le capitaine. Il rit. Il me dit: "Il nous faudra ralentir un peu". Et c'est ce qu'il fit.

Le rêve continuait à se dérouler. Nous passâmes sous le second pont et le remorqueur sembla saluer à nouveau, défilant devant toutes les maisons où j'avais vécu. De combien de ces fenêtres j'avais regardé avec envie et tristesse couler le fleuve et passer les chalands. Aujourd'hui j'étais libre, voyageant avec mon lit et mes livres. Je rêvais et je flottais avec le fleuve, déversant l'eau des seaux, mais c'était un rêve et j'étais libre.

Maintenant il pleuvait. Je humai le déjeuner du capitaine et pris une banane. Le capitaine me cria: "Allez sur le pont et dites-moi où vous voulez vous arrêter".

A l'abri d'un parapluie, je m'assis sur le pont; je mangeai la banane, tout en regardant le paysage se dérouler sous mes yeux. Nous étions hors de Paris, à l'endroit où les parisiens viennent se baigner et canoter. Nous traversions le Bois de Boulogne, à l'emplacement où seuls les petits yachts étaient autorisés à accoster. Nous passâmes sous un autre pont et atteignîmes un quartier industriel. Des chalands abandonnés étaient couchés sur la rive. Le chantier consistait en un vieux chaland entouré de carcasses d'embarcations, de tas de bois, d'ancres rouillées, et de réservoirs d'eau percés. Un chaland était complètement renversé, et les perrières pendaient, à demi arrachées.

Nous fûmes halés de ce côté et on nous ordonna de nous amarrer au chaland d'où un vieil homme et une vieille femme pouvaient surveiller ma péniche jusqu'à l'arrivée du chef d'atelier chargé de déceler les réparations à faire.

Mon Arche de Noë était arrivée saine et sauve, mais j'avais l'impression d'avoir mené un vieux cheval à l'abattoir.

Le vieux couple gardien de ce cimetière avait réussi à transformer complètement sa cabine en loge de concierge pour se remémorer la splendeur de sa vie bourgeoise d'autrefois: une lampe à pétrole, un poêle émaillé, des buffets sculptés, de la dentelle sur les dossiers des chaises, franges et pompons aux rideaux, une pendule suisse, de multiples photographies, tout un bric-à-brac. Tous les témoins de sa vie ancienne à terre.

De temps en temps la police venait voir si le toit était réparé. Mais en vérité, plus le patron clouait de morceaux d'étain et de bois sur le toit, plus la pluie entraît. Elle ruisselait sur mes robes, sur mes livres et dans mes souliers. J'invitai le policier à vérifier parce que la durée de mon stationnement lui semblait suspecte.

Entre temps, le Roi d'Angleterre avait regagné son pays mais aucun règlement ne permettait notre retour. Le borgne risqua une rentrée audacieuse mais il fut expulsé le jour suivant. Le gros peintre retrouva son emplacement devant la Gare d'Orsay — son frère était député.

Ainsi la péniche entra en exil.